

Fin de Siècle.

VIII

Qui, la fin du XVIIIe siècle... une étonnante fin de siècle... le splendide rêve et le merveilleux poème de l'affranchissement des hommes et des peuples.

Car le mot Liberté, hier timide, craintif, personnel, dangereux, qu'on ne disait pas tout haut, que l'on prononçait en tremblant et dans le secret, qui était encore un mystère de la pensée incertaine ou volée, qui faisait brûler Etienne Dolet sur un bûcher au XVIe siècle et faisait pourrir un philosophe à la Bastille, y devient brave, vibrant, sonore et général. Il y jette la charge dans la bataille et la mêlée. Il y dépasse même la mesure de raison et de justice ne se gardant plus les combattants.

Mais si les hommes d'alors, dans un langage nouveau et étalant qui doit exalter, entraîner et vaincre, parlent de tous ses droits à proclamer et à réaliser dans une société nouvelle et ses institutions qui cesseront d'être la servitude et l'iniquité, s'ils vont parfois, dans leur propre exaltation, au-delà des limites où commencent le fanatisme et le crime, ces hommes de combat, tout au moins, ne reculent devant aucun des devoirs qui s'imposent aux combattants et aux sacrifiés. Croysant et voulant qu'ils aient mourir. Car la mort que l'on ne craint pas, que l'on ne cherche point à éviter, à laquelle on s'offre parfois volontairement dans le dédain de la peur, qui du reste, fait partie de votre rôle tragique, est encore l'affirmation de la foi, et de la foi dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé, comme témoignage de sincérité absolue et de sacrifice complet. Savoir mourir n'est pas moins beau que savoir vivre, et la mort dans l'accomplissement du devoir et la fidélité de la pensée sera toujours l'épreuve suprême de l'homme, sa valeur et son prix, sa faiblesse ou sa vertu.

Un vrai dire, sans qu'il faille en chercher la cause en dehors de l'homme et de sa conscience, il est les heures et des temps où l'on a plus ou moins bien mourir, plus ou moins héroïquement, le cœur haut et le cœur bas, selon l'œuvre remplie ou à remplir ou selon l'œuvre négligée ou repoussée. Mais comme les hommes de la Révolution française, depuis l'audacieux tribun de la Convention jusqu'à l'obscur volontaire de la frontière outragée, mais non aussi patriote que l'autre, surent mourir ! Et si toute révolution, qui dit toujours la résistance et la lutte, a fatalement ses victimes, innocentes souvent, n'aurions-nous ni larmes ni regrets pour celles que la révolution a faites, si touchantes dans l'épouvante du drame et la violence des passions ? Celles-là, elles aussi, ont à mourir.

Mais la Liberté moderne, qui n'avait entr'ouvert qu'un œil en Allemagne et qui donnait dans l'inconscience, — Liberté qui, d'un autre côté, n'avait parlé qu'an-

glais à Londres, et dans une langue sans grandeur et sans enthousiasme — se lève enfin sur le monde, hardiet fière, dans toute la plénitude de son nom et de ses droits, sans déguisement de pensée et sans hésitation de parole, assumant toute la tâche à remplir et toute la responsabilité de l'œuvre.

Et cette Liberté, presque inconnue et mystérieuse, dangereuse pour ceux qui en cherchaient le sens et l'esprit, qui murmuraient à peine dans les siècles précédents, et dans des langues plutôt mortes que vivantes, parle maintenant français, à haute voix, à très haute voix, dans un langage éloquent et révolutionnaire, par des bouches qui retentissent et qui s'entendent au loin, sinon partout, d'un sommet suprême d'affranchissements qui s'appelle la France, et cela dans un crépuscule de siècle plus brillant qu'aucun aurore, disant l'aurore elle-même et sa splendeur sur le monde.

Si grande et si générale est la croyance dans la surabondance de la vie !

IX

Mais quel va être le nouveau siècle, le XIXe, celui qui finira bientôt ou dans quelques jours ? Sera-t-il la continuation de l'œuvre et la réalisation des espérances, celui qui ne ment pas et qui fait honneur aux promesses et aux engagements de la veille, quelque magnifiques et étendus qu'ils puissent être dans l'empirement de la foi ?

On ce XIXe siècle, trop faible pour son nom et pour son titre, héritier d'un héritage trop lourd pour ses épaules et pour son cœur, pusillanime en son esprit, peut être diminué dans les hommes que le doute saisit et que la réaction emporte, se montrant indigne de son prédécesseur et son inférieur en courage, en justice et en grandeur ; et faudra-t-il voir en lui, comme après une marche héroïque et forcée, celui qui se repose, oublie et s'oublie lui-même ? Va-t-il être un siècle de second ou de troisième ordre, insignifiant ou nul, de conscience amoindrie, de morale facile, de caractère sans énergie et sans noblesse, où les devoirs parleront peu, où les droits n'auront plus la même générosité et les principes la même autorité, et qui n'aura pas grand-chose de commun avec l'antérieur et glorieux rêve de la Révolution française des pères et des grands aïeux ? Car les héritiers ne comprennent pas toujours la valeur et le prix de l'héritage. Il y en a d'oubliés et d'indignes, de peu reconnaissants et qui renieraient un besoin.

Les siècles, du reste, sont comme les jours, et ils ne se ressemblent pas absolument, bien que le temps ait sa même mesure dans l'éternité et sa même durée dans les siècles qui se succèdent... parfois dans la contradiction des idées, des pensées et des actes. Auraient-ils la même lumière ?

Mais le XIXe siècle commence certainement à la réouverture des temples momentanément fermés par la tempête révolutionnaire, et quand la gloire militaire française, de son côté, dans l'ardent enthousiasme qui s'empare de tout un peuple, élève Napoléon ou plutôt le consul Bonaparte jusqu'au sommet d'un empire trop haut et trop éblouissant pour être une royauté. Et si l'on disait, comme on l'a dit du reste, que c'est Chateaubriand, l'homme politique un peu neutre, mais génie comme écrivain, qui a ouvert le nouveau siècle, le XIXe, avec toute la

magnificence d'une langue admirable et d'un Génie du Christianisme qui annonça véritablement la fin de la tempête, l'apaisement et la réconciliation, la révolution accomplie dans ce qu'elle avait pu avoir d'avoir de terrible et de fatal à la fin du siècle précédent, serait-on en dehors de la vérité et de l'histoire, et donnerait-on à un livre, de foi sans doute mais surtout de poésie, toute la valeur d'un événement historique d'une part de siècle et même d'une participation aux siècles ? *Habent sua fata libri.* Les livres ont leur destinée et le livre est parfois une âme et une révélation.

Mais dire que le XIXe siècle, affirmé grand par les uns et médiocre par les autres, selon le point de vue et l'heure qu'on peut occuper, a été tout-à-fait inférieur ou neutre, qu'il a été un arrêt dans la marche des hommes et dans le progrès aux multiples rapports, qu'il n'a point pensé courageusement, écrit librement, parlé d'une voix qu'on écoute et fait certaines grandes choses qui resteront pour prouver que l'humanité n'est pas immobile dans le temps qui se déroule et les générations qui s'engendrent, ne se peut assurément pas. Ce serait un jugement faux ou d'un esprit étroit et découragé. Eugène Pelletan, un oublié du moment, lui a rendu l'hommage d'un très beau livre de croyant et d'apôtre, — livre écrit, il est vrai, avant la fin de ce siècle, dont nous voyons les derniers jours, mais qui n'en est pas moins un admirable *Profession de foi* pour ceux qui croient au mouvement et au développement ininterrompu de l'humanité, qui ne voient que des contradictions apparentes et peu redoutables dans les événements qui se passent et qui passent dans la vie générale, et qui affirment quand même, devant le temps d'arrêt, le recul ou la contradiction, que le monde marche dans la loi du progrès, que l'homme s'améliore de plus en plus dans son sort et dans sa destinée, par le travail qui crée et par la science qui doit franchir, et que la civilisation, vraie et belle dans les siècles qui lui fait honneur, s'élève tous les jours dans une législation de plus de justice et dans un christianisme mieux vu, mieux compris et mieux appliqué.

Un beau livre — bénédiction puisqu'il dit le bien — plein de croyance et d'espérance, d'un esprit généreux et d'un cœur aimant, est toujours précieux aux heures de doute et d'incertitude. Il vous sauve de la tristesse, du découragement et de la négation. Il relève les âmes.

JULES GENTIL.

SUR UN TOMBEAU.

Empilés comme harengs en cage, grimant les uns sur les autres, marbres, plâtres et bronzes se pressent dans le hall du grand palais des Arts. — "De l'air de l'air !" On croit entendre ce cri de détresse dans les groupes hétéroclites et disparates, sur les lèvres de tous ces personnages marmoréens ou plâtrés par destination : tribuns et danseuses, saints et députés, noyés dans la foule des nymphes montmartroises qui prétendent leurs jeunes formes aux vieilles dames de la mythologie. Quel soulagement de trouver, à l'écart de cette cohue, le coin plus recueilli où s'espaçent deux figures plus tranquilles : un soldat en-

dormi aux pieds d'une Jeanne d'Arc.

La Jeanne d'Arc, c'est la divine petite guerrière dont l'apparition, au Salon de 1895, fit passer dans tous les yeux le même éclair d'admiration et d'attendrissement. Avant d'aller enseigner sur une de nos places, elle réapparait ici, pour veiller un instant ce mort de marbre qui reposera dans la chapelle funéraire de Dreux : le général Henri d'Orléans, duc d'Aumale.

Je ne sais si le rapprochement est fortuit ; il est singulièrement éloquent. Conclut sur sa dalle tumulaire, en face de Jeanne, au pied du cheval qui porte la vierge aux victoires, le général s'est rendu à la Mort sous la bénédiction de cette épée tutélaire ; il semble que ses paupières se soient closes sur la vision de réconfort et d'espoir.

De toutes les pierres qu'anima le ciseau de M. Paul Dubois, nulle n'est plus simplement émouvante. Je n'en revois pas de plus belles, dans les legs des siècles qui croyaient à la vie d'outre-tombe et la rendaient fortement sur les effigies mortuaires ; non, pas même ce chef-d'œuvre inconnu de la première renaissance italienne, Guidarello Guidarelli, le pathétique soldat étendu sur son snaire dans le musée de Ravenne.

Le visage du prince, frappant de ressemblance, garde dans l'apaisement dernier l'incomparable noblesse que lui donnaient le sceau de la race et l'habitude de la pensée. Aucune recherche de détail dans le modelé de ce corps, sous la sobre tenue de campagne ; aucun amusement d'artiste ; rien ne distrait notre attention de l'idée principale. La main droite, un peu lasse, a laissé retomber l'épée sur la dalle ; elle serre pourtant la poignée de l'arme, instinctivement et comme après un mauvais rêve : s'ils allaient revenir durant le sommeil, les larrons d'épées, et lui arracher encore une fois la sienne !... La main gauche ramène sur la poitrine le drapeau du 17e léger ; le premier régiment qu'avait commandé le jeune Africain.

Toute la vie, toute la signification de l'œuvre est dans cette main, passionnément crispée sur ce drapeau. Expressive comme une figure, elle raconte un long poème. Ce qu'elle étreint dans les plis de l'étoffe, ce qu'elle ramasse sur le cœur arrêté, c'est la radiance jeunesse, la lumière des matins d'Afrique, la gloire en fleur si vite fanchée, les grands et beaux souvenirs que le vieux prince ramenait tous les jours. Le 17e léger ! Ces mots prestigieux, inscrits sur la hampe du drapeau, évoquent toutes les images qui se rassemblèrent sans doute dans ses yeux, au moment qu'ils se fermaient. Elles éclairaient encore ce front, à défaut du regard éteint : premières rencontres avec Abd-el-Kader, entrées triomphales dans Paris, ... Il aimait conter comment, à l'étape de Maçon, le régiment et son colonel défilèrent un jour devant Lamartine. Toutes ces poésies du passé, toute la mélancolie qui en découla sur la vieillesse dévastée, le sortilège du sculpteur Fa emprisonnée dans ces plis soyeux ou la main se lève et les retient ; mais ce qu'on lit surtout dans cette main, c'est l'indéfectible passion patriotique et militaire qui brûla jusqu'au bout une âme refroidie pour tout le reste.

Comme je regardais le monument, deux petits soldats s'approchèrent. Ils ne connaissaient pas la figure populaire, leurs yeux hésitants interrogeaient. — "Qui est-ce ?" — "Tu ne vois donc pas ? C'est un général de division !"



DUK D'AUMALE.

Ces ignorants donnaient la plus exacte définition de l'homme, tel que l'a bien vu et voulu montrer M. Paul Dubois. Nul indice qui rappelle sur ce tombeau l'ami des arts et des lettres, l'académicien, le ferme écrivain, le causeur éblouissant ; rien n'y signalerait le prince de la lignée royale, n'était-ce cet air de dignité souveraine ou son rang se déclarait. — Un soldat, un chef de troupes, c'est tout ce que dit l'image, et ce que fut en réalité, par-dessus tout, le duc d'Aumale.

Quand nous le perdimes, il y a trois ans, on m'offrit l'occasion d'acquiescer son portrait. Je déclinai l'honneur. Le deuil récent commandait un panegyrique sans réserves. Or, il vient un temps pour l'écrivain où ces fioritures du vrai l'ennuient, où il ne trouve plus dans l'exercice de son métier qu'une seule volupté certaine, chercher et dire toute la vérité sur les hommes, sur les choses. On peut aujourd'hui parler du duc d'Aumale avec plus de liberté dans l'enquête historique, sans manquer au respect et à l'attachement sincère que lui gardent tous ceux qui ont joui de son commerce.

Jamais les fées ne mirent dans un berceau plus de précieux assemblage de dons. Il semblait que La Bruyère eût dépeint d'avance l'histoire de Condé, quand il faisait cette allusion au héros de Rocroy : "Emile était né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation et d'exercice ; il n'a eu, dans ses premières années, qu'à remplir des talents qui étaient naturels, et qu'à se livrer à son génie." Le duc d'Aumale excellait en tout. Dépourvu d'accoutumés de son rang, il paraissait néanmoins l'ainé des princes d'Europe ; il primait dans leur compagnie, par je ne sais quoi de plus ancien et de plus haut. Parmi les hommes d'étude ses confrères ou rivaux, il retrouvait cette primauté, à armes égales, dans tous les ordres de travaux où les princes ne recueillent d'habitude que des suffrages de complaisance. Dans les arts, dans les lettres, son goût était magnifique et sûr, son jugement aussi solide que son érudition. Sous sa plume, la meilleure langue française coulait de source et s'ordonnait en compositions savantes, aisées pourtant, avec un accent d'autrefois qui lui seyait : style grave, militaire, cavalier quand il fallait, qui atteignait souvent l'éloquence et s'appropriait à tous les sujets. Prodige par la richesse et l'éclat de la conversation, ayant tout vu du siècle et tout retenu dans une mémoire imperturbable, on n'a pas commun, on ne reverra pas son égal dans cet art. Il s'entendait à toutes les parties du gouvernement ; et, au dire des meilleurs

juges, il savait la guerre mieux que tout le reste, comme on sait ce que l'on aime le plus.

Cette couronne de talents péchait par l'armature intérieure ; il faut le croire, puisque tant de dons, et si rares, ne firent que l'ornement du pays dont ils ne surent pas faire le salut. A ce prince, si brave au feu, il manquait le ressort d'audace qui pousse l'homme aux grandes entreprises. Impatient, à coup sûr, de cette condition particulière où il se sentait, où on le sentait déplacé, il s'y laissa immobiliser par le scepticisme qu'engendre une précoce et universelle expérience ; il s'engourdit dans l'attachement à ses biens, à ses goûts, à son repos. — Les circonstances l'accablèrent et ne lui permirent pas de donner sa mesure, réprimant-on. — C'est bientôt dit. Dociles ne sont que les servantes du génie qui sait et veut en profiter.

On a beaucoup loué le duc d'Aumale de son inaction correcte. Les gouvernements qui l'avaient proscrit, vexé, dépossédé de son grade, ont fini par s'attendrir eux-mêmes sur les vertus civiques d'un si commode et si loyal suet. C'est la vérité légale, assurément ; et c'est une façon de voir les choses. Les his-toriens en ont une autre, depuis qu'on écrit l'histoire. Ils n'accordent une mention pour l'éloge ou pour le blâme, qu'aux téméraires qui ont projeté fortement leur personnalité sur les événements de leur époque. A ceux qui raffermirent ou sauvèrent leur patrie, l'historien demande rarement s'ils prirent d'abord la permission d'un chef de bureau.

Vainqueurs ou vaincus, critiqués ou vantés, il semble que les hommes nés sur les sommets et avec de grands moyens soient obligés à l'action par l'attente qui les environne ; on exige d'eux qu'ils aient essayé de ployer les faits à leur volonté ; on l'exige surtout dans les temps troubles, quand la "égalité devient un uniforme d'emprunt que chaque acteur applaudit revêt à son tour, pour une minute, en disant : "Il est à moi, je viens de le prendre à cet autre !"

La vérité, c'est que le sort ne rouvrit plus à ce soldat de race et de vocation la seule voie où il eût marché d'un pas assuré : celle des armes. Tout ce qu'il défendait contre les tentations de la politique, son repos, ses aises, ses goûts, ses biens, l'eût sacrifié avec joie au premier appel d'un clairon, à la moindre occasion de conduire une troupe au feu. A toutes les heures de sa vie, il a désiré ardemment ce bonheur, parmi les autres bon-heurs qui ne lui étaient de rien sans cela. Je crois bien que dans le secret de son esprit il pensait qu'aucune action ne vaut la peine qu'on y risque sa chance, hormis l'action de guerre ; il ne se sentait vraiment appelé, il ne tenait, il ne croyait qu'à celle-là.

On le vit bien, quand ce citoyen soumis, facile aux accomplissements, fut atteint dans ses droits d'officier. Le prince avait supporté tous les désagréments, il avait voulu ignorer plus d'une année ; le général se redressa, dans un superbe éclat de colère, lorsqu'ils osèrent toucher à son épée. On le blessait dans son dernier amour et son unique espérance. La psychologie de ces pauvres trembleurs était si cour-tisée qu'ils n'aperçurent pas l'inutilité de leur sottise. Ils ne comprirent pas qu'ils pouvaient, sans le moindre danger, tirer à l'occasion honneur et profit d'une épée si bien manlée, et si parfaitement incapable de se retourner un jour contre eux. Il n'y avait pas dans toute l'armée un officier plus rassurant à cet égard ; parce qu'il n'y en avait pas de

mieux fait pour servir, au beau sens militaire de ce terme, avec toute l'abnégation et la résignation qu'il comporte.

L'avant-veille de son départ pour cette terre de Sicile où il allait mourir, le duc d'Aumale dinait avec quelques amis littéraires de tous les bords. Il amena la causerie sur les précautions défensives que le gouvernement de son père avait prises contre une invasion éventuelle. Il parla longuement des choses de la frontière, avec une chaleur et une liberté dont sa parole si mesurée n'était pas coutumière. Un triste pressentiment nous envahissait, à voir les leurs jaillir si vives de la lampe finissante. L'entretien ayant effleuré la politique contemporaine, on entendit un instant ce qu'on entend dans un dîner de Paris : les palabres où la passion de chacun ramène les causes profondes de nos déchéances à de superficielles récriminations contre tel homme, telle loi, telle institution. Le prince écoutait, hochait la tête, d'un air indulgent et débusé ; il conclut à peu près en ces termes : "Les hommes, ceux-là on d'autres, ne peuvent plus grand chose. La France est amputée d'un membre nécessaire, elle souffre à la place de ce membre perdu. Tout s'en ressent. Dites ce que vous voudrez, vous ne ferez pas marcher droit un amputé. Il ne retrouve nulle part son équilibre, le reste gauche et maladroit dans tous ses mouvements, au dedans, au dehors. Tous vos traitements ne peuvent rien contre ce mal d'où découlent tous nos maux."

La philosophie du vieux capitaine perçait sous ces paroles ; incrédule à tant d'autres illusions, elle n'avait foi que dans la vertu de la guerre pour redresser le sort de sa patrie et sa propre destinée. Au moment de nous quitter, il laissait éclater la passion maîtresse et le grand regret d'une vie qui allait s'éteindre, sans lui avoir offert le seul mode d'action où il n'eût douté ni de son pays ni de lui-même.

C'est par là que ce prince reste vénérable et très près du cœur de chaque Français. Tel il est apparu à l'histoire clairvoyant qui n'a mis en relief sur ce tombeau que l'essentiel de cette âme, l'aspiration directrice de cette vie.

Un jour, un loutin des âges à venir, l'archéologue visitera les sculptures de Dreux ; il regardera ce monument comme nous faisons ceux du passé gothique. La personnalité du prince qui nous charma par ses talents se sera évanouie dans la brume des siècles, faute d'avoir pris forme dans un grand rôle historique. Le nom gravé sur la tombe névellerait peut-être que des notions très confuses dans la mémoire du savant ; mais la forte suggestion de cette figure le retiendrait, comme nous retient à Ravenne ce Guidarelli, auquel je pensais tout à l'heure. On ne sait presque rien du condottiere romagnol ; on vent deviner, on imagine ; il y a sans ses traits tant d'histoire, et si belle, qu'on s'efforce de reconstruire une vie qui dut être très malheureuse si elle ne fut pas très grande. Le visiteur de Dreux cherchera de même, sur ce large front et dans la main qui ramène au cœur les plis de ce drapeau, le mystère de quelque haute destinée inachevée. Et si la date est effacée, si l'historien hésite sur l'époque incertaine du monument, il dira sans doute à tout hasard : "C'est Pierre est d'un temps où l'art savait encore donner une expression magnifique aux idées, aux sentiments qui ne savaient plus s'exprimer dans l'action."

E.-M. DE VOGUE.

fait dans un coin du salon, on l'a monté dans la chambre de M. Varagniez.

— Ah ! oui, je vois... Aussitôt après les vendanges.

— C'est cela... Au revoir, mon ami, au revoir, mon brave la Bi-que... Il faut venir manger au château... Nous qui avons envers vous une si forte dette de reconnaissance, nous ne vous voyons plus... Je suis allée à la maison de la Marnette ce ma-tin.

— Pauvre Marnette ! murmura le petit-fils.

Et, en prononçant ces deux mots, il pensait, ainsi que cela lui arrivait bien souvent, à l'im-proviste, ce souvenir évoqué par un incident, par un mot, s'argis-sant de lui-même, sans provoca-tion, à ce désir *in extremis* de sa grand-mère, ne voulant pas mourir, sans avoir parlé à Chérie.

Qu'avait-elle pu lui dire, pen-dant le temps qu'il allait, lui, chercher le curé ?

Saurait-il, un jour, quelque chose !

Lorsque Chérie serait sa fem-me... Si elle voulait... Si elle l'aimait... Mme Varagniez s'était retour-née, les mains tendues vers la Bi-que.

— A bientôt, venez... Nous vous demandons tous... Mais pourquoi ne déjeuneriez-vous pas aujourd'hui tous les deux ?... Teuez, Six-Sous vous donne l'ex-emple... le voilà déjà à la cui-sine.

En effet, le barbet qui, sans reprendre sa mine de chien ga-leux, était moins soigné qu'à Paris, retombé dans sa détesta-ble habitude de se rouler en pleine poussière ou de se frotter sur de la boue de vache, filait, la queue entre les pattes, crai-gnant quelque appel préemptoire, du côté des casseroles de la Pételoune.

Et son maître de rire à se ten-ir les côtes.

— Il est si goulu ! Il a pris à Paris le vice de la gourmandise... Au commencement, je me fâchais, il a eu quelques coups de pied... Puis, je lui ai tenu des discours...

— Lui, qui n'est pas une bête, il ne lui manque que la parole, il n'a pas comprise... à moins qu'il ait fait semblant de ne pas comprendre, ce à quoi je croi-rais plutôt... De sorte que, maintenant, plus de coups de

ped, plus de discours... Quand il se réveille, je suis content.

— Vous croyez, madame Chris-tiane, qu'il mange de notre soupe chez la veuve Estarot ?

— Pas le moins du monde... "Deux fois par jour, il file à la même heure... il vient se ré-galer chez vous..."

— Ah ! le scarpin ! "Six-Sous !"

L'animal parut sur la plus haute marche de pierre, un os énorme au travers de la queue. Il eut l'air de dire : je suis là, et il rentra à l'intérieur.

— Voyez quel toupet ! Ah ! ce-lui-là, oui, il n'a d'une bête que le nom.

Mme Varagniez riait.

— Voyons, entrez, la Bi-que, et vous aussi, Soncaud. — Non, nous avons notre soupe qui nous attend. Nous ne rattrons pas, nous, de la viande. — Entrons seulement voir le meuble, fit Albéric. — Je vais vous conduire dans la chambre de mon mari.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

27 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

TROISIÈME PARTIE.

LE CRIME DE CHICAGO.

VII

INVESTIGATIONS.

Suite.

— J'estime en effet que c'est sur cette maison que doivent porter nos investigations.

— Certes ; encore faut-il que ces investigations soient dirigées avec une extrême prudence. Il est probable que ceux qui l'oc-cupent ou vont l'occuper sont dans l'ignorance de ce qui s'y est passé. Il y a derrière eux une puissance occulte, quelq'un qui tient les fils de ces marionnettes. C'est ce quelq'un qu'il faut con-naître et non les comparses des-tinées à amuser la galerie.

J'ai toutefois pris quelques in-formations et des renseignements que j'ai recueillis ces derniers temps il résulte que la location de ce corps de logis fut conclue peu de jours après la signature du bail qui concédait à Sidney l'entrée en jouissance de l'im-meuble contigu. Sa locataire était une veuve d'aspect respec-table qui se proposait, disait-elle, d'ouvrir un aristocratique board-ing house, à l'usage d'une clien-tèle opulente. Bien entendu toutes mes démarches furent dis-crétées.

Encore une coïncidence à no-ter : remarque que le boarding-house en question est resté inhabité jusqu'après l'assassinat, qu'en dépit du temps relative-ment long que Sidney a employé à son installation et du désir légitime d'une propriétaire de tirer profit le plus tôt possi-ble de son exploitation, ce corps de logis est demeuré vide jus-qu'au moment où on n'avait plus aucun intérêt à ce qu'il fut in-occupé.

— C'est très juste, fit laconique-ment Jocelyn.

— Donc, si aucune faute n'est commise, si aucune enquête offi-cielle ne vise cette maison, il est plus que probable que quelq'un ne tardera pas à s'y établir. Soit sans crainte, j'aurai l'œil sur ce garni.

Fidèle aux instructions que lui avait données Gordon, Jocy-lyu s'empressa, à la nuit tombante, d'aller flâner aux alen-tours de l'ancien hôtel Sidney. La tout était sombre, aucune lucarne ne trouait les vitres du logis inhabité. En revanche, plusieurs des fenêtres du bâti-ment contigu étaient éclairées.

— Ah ! ah ! pensa Rob, voilà du nouveau. On se décide à mon-trer patte blanche. Voyons si l'enseigne est déjà posée.

Il s'approcha des murailles et, à la clarté du gaz, lut sur le bal-con en lettres hautes d'un pied :

MRS. ROGERS

MAISON DE FAMILLE

Sans hésiter, Jocelyn gravit les marches du perron et sonna. Mais il s'écoula plusieurs minu-tes avant que la porte ne s'ou-vrit. Evidemment on se consul-tait et ce n'est pas sans répu-blique qu'on allait livrer à un étranger l'accès du boarding-house.

A la fin pourtant le battant s'écarta, mais ce ne fut pas un

domestique qui se présenta au visiteur. Une femme déjà mûre, opulente de forme, le visage haut en couleur, mise avec une cer-taine recherche, l'enveloppa d'un regard défiant et scrutateur.

— Le chapeau à la main, il s'in-clina devant elle, d'un salut dé-férent.

— Est-ce à Mme Rogers, la propriétaire de cet hôtel, que j'ai l'honneur de parler ?

— Je suis en effet Mme Rogers, repliqua-t-elle froidement.

Il désigna l'enseigne indica-trice.

— Ceci m'apprend que vous recevez comme pensionnaires des gens soucieux de trouver hors de chez eux la vie de famille. Je cherche moi-même pour m'y loger une maison recommanda-ble. Pourrais-je visiter un ap-partement ?

La dame était restée la main sur le loquet, comme si elle eût été désireuse de clore au plus vite l'entretien et de mettre le visiteur à la porte.

— Possible ce soir, fit elle sans changer d'attitude. Dail-leurs la plupart de mes chambres sont déjà retenues. Je dois at-tendre pour en disposer la ré-ponse de clientes qui m'ont demandé mes conditions.

— J'arrive de Californie, ex-pliqua-t-il brièvement, et j'ai hâte de m'installer. La situa-tion et l'aspect de votre établis-sement m'ont séduit et comme le côté pécuniaire m'est indifférent...